

CHARLOTTE RECOQUILLON

« BLACK LIVES MATTER, LE RENOUVEAU DU MOUVEMENT POUR LES DROITS CIVIQUES »

Charlotte RECOQUILLON : Géographe, Institut Français de Géopolitique.

Compte-rendu réalisé par Émilie Roland (ENS de Paris). Séance du 29 janvier 2016.

INTRODUCTION

Charlotte Recoquillon est docteure en géopolitique. Elle est responsable des formations à *Humanity in Action France*¹, association qui promeut l'éducation contre les discriminations, notamment le racisme. Ses recherches portent sur les territoires urbains américains et les résistances aux phénomènes de domination. Elle soutient en 2010 une thèse intitulée *Conflicts et résistances, une analyse géopolitique de la gentrification de Harlem, New York City*. Travaillant également au service de cartographie du journal *Le Monde*, elle couvre l'actualité sur le meurtre de Michael Brown (2014, Ferguson, Missouri). Cela l'amène à faire porter ses recherches sur le rapport entre les États-Unis et les Afro-Américains, notamment à travers la question de la violence policière. Cette dernière manifeste un racisme systémique très présent et entraîne l'émergence de mouvements de mobilisations citoyennes.

I. LOIN DE L'AMÉRIQUE POST-RACIALE

1. ÉGALITÉ DE JURE ET INÉGALITÉS DE FACTO

Le *Civil Rights Act* du 2 juillet 1964 déclare l'égalité *de jure* entre les Afro-Américains et le reste de la population américaine, abolissant des années de ségrégation raciale institutionnalisée. Progressivement, la situation des Afro-Américains a évolué, aboutissant à l'élection en novembre 2008 du premier président noir des États-Unis, Barack Obama. L'élection de ce dernier a conduit à proclamer que les États-Unis étaient désormais dans une situation post-raciale, c'est-à-dire que les inégalités entre les noirs et le reste de la population américaine n'existent plus.

Cependant, la persistance de nombreuses violences envers les Afro-Américains remet la notion « d'Amérique post-raciale » en cause. Ainsi, en 2008, Tarika Wilson (femme noire, 26 ans, Ohio, non armée) est abattue avec son bébé dans les bras dans le cadre d'une descente de policiers à la recherche de son compagnon dans son domicile. En 2012, Ramarley Graham (homme noir, 18 ans, New York, non armé) est abattu devant son petit-frère de 6 ans dans l'appartement de sa grand-mère, dans lequel les policiers avaient pénétré sans mandat. En 2013, Jonathan Ferrell (homme noir, 24 ans, Caroline du Nord, non armé) est blessé dans un accident de voiture et sonne à la porte d'une maison pour demander de l'aide. La femme à l'intérieur, apeurée, appelle la police, qui arrive et lui tire dessus. De nombreux exemples peuvent encore

¹ Site internet : <http://www.humanityinaction.org/France>

être mobilisés². Ils démontrent que, indépendamment du statut social, du genre ou du lieu d'habitation des individus, il existe des violences similaires subies par les personnes noires aux États-Unis.

2. ÊTRE NOIR AUX ÉTATS-UNIS AUJOURD'HUI

Les violences subies par les populations afro-américains sont directes (assassinats notamment), mais également indirectes. En effet, il y a de nombreuses victimes collatérales : des familles sont détruites, des individus sont terrorisés. Les enfants se trouvent souvent mis en situation de précarité suite à la mort ou à l'emprisonnement d'un parent. Les violences subies par les personnes noires se répercutent ainsi sur les parcours de vie.

Les victimes cumulent ces violences avec d'autres types de discriminations (intersectionnalité). Les femmes noires sont ainsi, en sus du racisme, victimes de harcèlement par exemple. Charlotte Recoquillon propose de penser l'oppression subie par les personnes noires de manière complexe, en y reliant les notions de patriarcat et de capitalisme.

II. LES BRUTALITÉS POLICIÈRES AUX ÉTATS-UNIS

1. UN PHÉNOMÈNE DE SOCIÉTÉ PRÉOCCUPANT

Une grande partie des violences évoquées plus haut sont le fait de la police. Ces violences comprennent principalement les morts et les contrôles au faciès.

Tout d'abord, en 2015, *The Guardian* dénombre 1 149 morts du fait de la police³. Il en a été déduit un usage excessif de la force par les policiers américains (et ce même si ce nombre comprend des criminels). Aux États-Unis, la police recourt très fréquemment aux armes. Parmi ces 1 149 morts, 50 % sont des personnes blanches, alors qu'elles représentent 63 % de la population totale des États-Unis. Les personnes hispaniques représentent 17 % de ces victimes, ce qui est représentatif de leur part dans la population américaine (16,3 % de la population totale des États-Unis). En revanche, les personnes noires sont surreprésentées dans les victimes de la police : elles représentent 26 % de ces victimes, elles qu'elles ne constituent que 12,6 % de la population totale des États-Unis. Il faut également noter que les policiers noirs font moins de victimes que les policiers blancs, mais que parmi leurs victimes les noirs sont également surreprésentés.

Ensuite, les Afro-Américains font l'objet de contrôles de police bien plus fréquents que le reste de la population. Ils sont ainsi la cible principale, tant physique que symbolique, des policiers. Par exemple, le commissariat de la ville de Ferguson (Missouri) a fait l'objet d'une enquête qui a démontré des cas de violences physiques, d'attaques de chiens, d'humiliation, de racket, envers les populations noires. Le sociologue Loïc Wacquant analyse ces discriminations comme un cas typique de criminalisation de la misère⁴.

L'ensemble de ces brutalités policières entraîne une défiance vis-à-vis de la police. Les nombreux cas de violences ou de meurtres commis par des policiers qui conduisent à un acquittement par la justice

² Charlotte Recoquillon et Marianne Boyer, « Aux États-Unis, la longue histoire des brutalités policières », *Le monde.fr*, 21.08.2014, mis à jour le 10.08.2015, consulté le 25 avril 2016.

³ Base de donnée « The Counted », qui dénombre les violences policières : <http://www.theguardian.com/us-news/ng-interactive/2015/jun/01/the-counted-police-killings-us-database>

⁴ Loïc Wacquant, *Les prisons de la misère*, 1999

constituent une véritable violence symbolique subie par les populations noires aux États-Unis. La police représente alors la société blanche dominante.

Ces violences sont le fruit de préjugés plus ou moins conscients. Ces derniers sont nourris par les médias, qui conduisent la population en général, et les policiers en particulier, à associer les personnes noires et le danger. Par exemple, les disparitions d'enfants noirs sont moins médiatisées, notamment parce qu'elles sont assimilées à des fugues et non à des enlèvements. Cela explique pourquoi les policiers dégagent plus volontiers leur arme (sachant qu'aux États-Unis, il est légal de tirer si on se croit en danger). Les américains ont également tendance à surestimer l'âge des personnes noires. Cela se répercute dans les décisions de justice, qui ont tendance à juger les enfants d'une dizaine d'années comme si ils en avaient 15, ce qui se traduit par des peines plus lourdes.

2. UN CONTEXTE DE MILITARISATION DE LA POLICE AMÉRICAINE

L'ensemble des violences et préjugés à l'encontre des personnes noires constitue un problème de société d'une grande ampleur. Cela se déroule dans un contexte de militarisation de la police américaine : Charlotte Recoquillon constate des phénomènes de transfert des équipements de l'armée vers la police et la prolifération d'équipes spécialisées désormais déployées pour des affaires « classiques ». Il existe donc une militarisation de la police, qui est soutenue par les politiques publiques et par un contexte législatif pro-armes, renforcé par le lobbying de la *National Rifle Association*. Ainsi, la police dispose d'armes de guerre, de véhicules blindés, etc.

Cela se constate notamment dans la gestion des manifestations et des manifestants par la police⁵. Ce phénomène s'inscrit dans une histoire plus ancienne des États-Unis, car un parallèle peut être fait avec les lynchages.

L'ensemble dessine un complexe militaro-carcéro-industriel qui perpétue les inégalités subies par les personnes noires aux États-Unis. Cet état de fait a conduit à la formation de mouvements qui luttent pour une égalité de fait entre noirs et blancs aux États-Unis. Charlotte Recoquillon propose d'étudier le mouvement *Black Lives Matter*.

III. EN RÉPONSE, LE MOUVEMENT *BLACK LIVES MATTER*

1. LA NAISSANCE DU MOUVEMENT

Le mouvement *Black Lives Matter* a été fondé en 2013, au moment où George Zimmermann est acquitté (au motif de la loi de Floride « *Stand your ground* », et donc déclaré en état de légitime défense). George Zimmermann, vigile de quartier, a abattu Trayvon Martin (homme noir, 17 ans, non armé) car il le suspectait de vouloir commettre un cambriolage parce qu'il portait un pull à capuche.

Ce meurtre a suscité une grande émotion aux États-Unis. Le président Barack Obama avait notamment déclaré que Trayvon aurait pu être son fils. George Zimmermann a été acquitté sur la base de la légitime défense : les jurés ont considéré qu'il défendait sa propriété privée. En réponse à ce jugement, le mouvement *Black Lives Matter* a émergé sur twitter, puis s'est constitué en une association.

⁵ Lesley Wood, *Mater la meute*, 2015

2. LES OBJECTIFS DU MOUVEMENT

Le mouvement *Black Lives Matter* propose une transformation du discours sur la race⁶, en se présentant notamment comme « *unapologetically black* ». Il s'inscrit dans le prolongement de la lutte pour les Droits civiques et propose un nouveau *leadership*, avec des fondatrices qui incarnent l'intersectionnalité (immigration, genre, raciale, éco et sociale). Le mouvement propose l'émergence de nouveaux concepts, en articulant notamment ses raisonnements avec les concepts de classe sociale et de race. Il revendique la liberté et la justice pour tous les noirs, en mobilisant notamment la diversité, une vision internationale des discriminations racistes subies par les populations noires à travers le monde, le féminisme, la notion de « *black village* », un engagement pacifique, un refus de l'hétéronormativité, l'empathie, une justice réparatrice, des valeurs collectives (indépendamment de l'âge, du handicap, du genre...).

Afin d'étudier ce mouvement, Charlotte Recoquillon combine des méthodes de recherche classiques à un travail de type journalistique. Ainsi, elle a effectué deux terrains à New York, réalisé des entretiens, participé à des conférences et des manifestations liées au mouvement. En parallèle, elle prépare un documentaire et réalise une veille médiatique.

CONCLUSION

L'intervention de Charlotte Recoquillon montre que, loin d'être devenue un pays post-racial, les États-Unis sont encore une nation où le racisme est bien présent et se traduit par des violences physiques et symboliques qui restent souvent impunies. Les travaux de Charlotte Recoquillon invitent à interroger la notion de « privilège blanc » : dans un système raciste le groupe dominant bénéficie par défaut d'avantages qu'il n'a pas demandé mais dont il tire profit quand même. Les Afro-Américains sont une minorité, non pas parce qu'ils sont moins nombreux, mais parce qu'ils sont un groupe dominé. Selon Charlotte Recoquillon, le racisme aux États-Unis est donc loin d'être minoritaire. Bien au contraire, malgré le *Civil Rights Act*, le racisme est toujours un racisme institutionnalisé et intériorisé⁷.

Les travaux de Charlotte Recoquillon posent des questions méthodologiques et disciplinaires. Tout d'abord, il s'agit de savoir cadrer son objet de travail, qui est un sujet sensible. Elle propose de s'appuyer sur un effort de contextualisation et d'historicisation, afin d'appuyer son travail sur des bases solides. Ensuite, ses travaux se déroulent à la limite entre le journalisme et la recherche, en combinant les deux approches, ce qui lui permet d'avoir un regard original sur la question du racisme en milieu urbain aux États-Unis.

Pour la présentation détaillée du séminaire, voir : <http://www.geographie.ens.fr/-Mobilisations-citadines-et-fabrique-de-la-ville-.html>

⁶ Site internet de *Black Lives Matter* : <http://blacklivesmatter.com>

⁷ Charlotte Recoquillon, « Ce que « Ferguson » révèle du racisme systémique aux États-Unis », *Géoconfluences*, juillet 2015, consulté le 25 avril 2016.